

Suzanne Joubert

Plaidoyer pour un art vernaculaire

Galerie Ufundi, Ottawa, du 4 décembre au 12 janvier

Jean-Claude Leblond

Volume 33, Number 133, December–Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leblond, J.-C. (1988). Suzanne Joubert : plaidoyer pour un art vernaculaire / Galerie Ufundi, Ottawa, du 4 décembre au 12 janvier. *Vie des arts*, 33(133), 36–38.



Suzanne Joubert

Jean-Claude Leblond

**Celle que le public, tant francophone qu'anglophone, surnomme
«La grande dame de l'Outaouais», Suzanne Joubert,
présente une série de portraits à la Galerie Ufundi d'Ottawa,
du 4 décembre au 12 janvier.**

En plein centre de la ville de Hull, se trouve un quartier tout discret qui se nomme le Ruisseau de la Brasserie. Grand comme l'étang qui le borde, ce quartier abrite une colonie d'artistes, gens d'arts visuels et de théâtre à grande conscience écologique qui se battent pour les arbres et les oiseaux. C'est là que vit une enfant terrible, mère, artiste, iconoclaste et professeur: Suzanne Joubert.

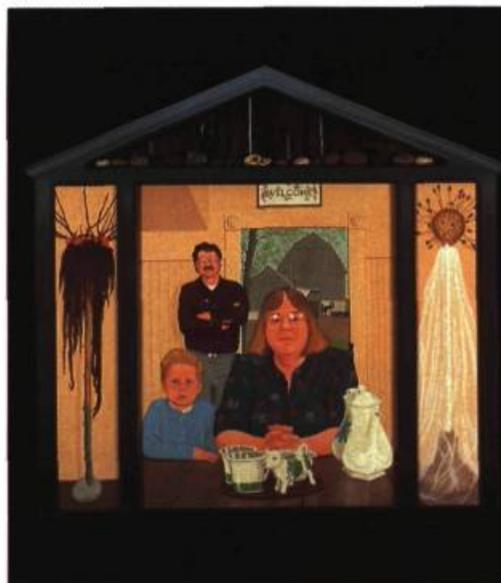
Ce nom, on l'a déjà vu quelque part, à *Vie des Arts*, peut-être, où elle a collaboré pendant des années. Dans l'Outaouais cependant, son nom évoque l'ambiguïté d'une pratique de l'art en région et d'une carrière qui, forcément, en déborde. Car la vie de l'artiste en région comporte plus d'inconvénients que d'avantages. Pour Suzanne Joubert, qui manie avec aisance les discours néo-formalistes contemporains et qui dépose le tout au vestiaire quand il s'agit de peindre, il est inconcevable que l'art doive passer par la moulinette des grandes métropoles pour être reconnu, alors que l'individu, artiste ou pas, appartient à son lieu; et la taille de ce lieu relève d'une psychologie de l'espace et non d'une philosophie, fut-elle séduisante, d'aller se faire voir ailleurs.

Moi et l'autre, 1987.
Acrylique sur bois; 91,5 x 91,5 cm.

La Mémoire est un automne, 1984.
Acrylique sur bois avec horloge;
71 x 18,4 x 30,5 cm.



Carolle est une sorcière, 1987.
Acrylique sur bois avec cailloux et crâne d'oiseau;
91,5 x 91,5 cm.



Plaidoyer pour un art vernaculaire

Pour cette fille de famille outremon- toise transplantée et enracinée en Ou- taouais depuis bientôt trente ans, la question vernaculaire, opposée au ve- dettariat et au carriérisme interna- tional, se traduit également dans une autre opposition entre l'art officiel et sérieux et l'art dit populaire, l'art naïf, si on veut être méchant. Depuis le dé- but, toute sa pratique de l'art porte jus- tement un regard lucide et serein sur l'origine du besoin de s'exprimer, de manifester quelque chose par l'art. Pourquoi orne-t-on les courtepointes de motifs floraux ou géométriques? Pour- quoi peint-on des arabesques sur les meubles? Pourquoi des corniches et des frises? Pourquoi les costumes natio- naux sont-ils déclassés péjorativement sous la rubrique du folklore? Pourquoi en effet, si tout cela ne correspond pas à agrémenter, à décorer, à remplir le grand vide dont on dit que la nature a horreur?

Enveloppée et baignant dans ce grand vernaculaire qui fait que, tout en se ressemblant, les cultures sont diffé- rentes, Suzanne Joubert explore, de- puis vingt ans, le plaisir du faire, le lien pérenne des générations, du rural et de



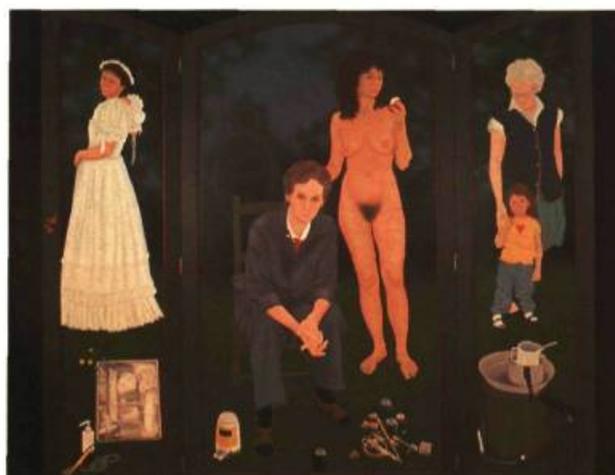
T's better to have loved and lost..., 1982.
Acrylique et papier mâché
sur un vieux cabinet à musique;
117 x 51 x 36 cm.

l'urbain, du primitif et du civilisé entre guillemets, allant des courtepointes de Sainte-Agathe aux installations fémi- nistes en rose, en dentelles et en bibe- lots de la Galerie Saw, d'Ottawa, en 1984.

Un premier regard dénonce le kitsch. Comment peut-on? Iconoclaste? Oui, pour ceux qui se prennent l'esthétique au sérieux. Clin d'œil du genre post- moderne à l'art populaire? Même pas. «Il y a l'art, dit-elle. Il n'est ni populaire, ni savant. Il est, comme le monde est, aussi divers et disparate que les indivi- dus qui le composent. Le reste, c'est de la littérature.» C'est ainsi que depuis cinq ans, elle élabore des portraits dont le caractère principal est la clarté: le lim- pide survit mal aux demi-teintes. Des portraits d'individus qui posent avec les attributs de leurs fonctions ou de leur rôle, comme la portraiture photo- graphique nous en montrait il n'y a pas si longtemps encore, mais à un niveau plus intéressant, plus en accord avec l'art populaire, une vision médiévale du monde en ce que le présent, le passé et le futur se chevauchent en une entité complète. Pour *Carolle la sorcière*, il s'agit de montrer son appartenance agricole:

les planches de grange dans l'entretoit de la maison; son caractère maternel avec époux et enfant et la fonction médiumnique avec les deux objets totémiques latéraux: féminin, à droite, et masculin, à gauche. L'amour et la guerre, Éros et Thanatos, si vous préférez.

Sa maison de la rue Wright est peuplée d'art vernaculaire: horloge artisanale aux roues de bois et au frêle grelot de sacristie, meubles peints de motifs floraux et de représentations matrimoniales, dans l'éternelle présence de Victor, parti un jour, atteint d'un cancer, les bras croisés, la moustache bien taillée, dans la fusée rose bonbon qui le conduisait au paradis. La fusée de bois



Le Jardin d'Ève, 1984.
 Retable.
 Acrylique sur bois; 188 x 102 cm.
 Coll. particulière.

est toujours là, sur une table. C'est l'héritage impérissable du sculpteur Tolgesy au peintre Joubert. «Victor, qui était Hongrois d'origine, vouait un respect absolu à l'art si riche des petites gens de son pays. Nous ne pouvions pas ne pas nous entendre.» C'est ainsi qu'ensemble, ils réalisèrent une sculpture en papier mâché de deux tonnes, aujourd'hui suspendue au plafond du pavillon central du marché d'Ottawa.

Fille de famille, mère de famille et grand-mère, Suzanne Joubert inscrit son art dans la suite du monde, la coulée du temps. «L'homme n'arrive pas sur terre comme un champignon, l'art non plus», dit-elle en terminant l'entrevue. ■